



## Signification du symbole de la balance

L'utilisation comme symbole d'une balance en équilibre, sur la couverture a la signification suivante :

Tout est dans une recherche avide de cet état d'équilibre, car c'est le repos et le calme auxquels tout aspire. Mais il ne s'y passe rien. C'est le néant, le sans-vie, l'être-mort. Les contraires s'y annihilent. S'il n'y a rien de positif, il n'y a non plus rien de négatif. C'est sans intérêt et n'a qu'un effet attracteur, tout en étant répulseur pour préserver son statut d'inaction.

Le monde, par son expansion, tend vers cette position qui est l'éparpillement, l'éclatement, la désintégration, la séparation, une force de haine destructrice si l'on veut. Une force contraire, dite gravitation, s'y oppose, qui cherche à réunir, à grouper, à unir, une sorte d'amour liant.

Ces deux forces contradictoires sont en perpétuel conflit, mais elles ne peuvent se passer l'une de l'autre, l'une étant indispensable à l'autre. Elles se complètent tout en s'opposant. Dans leur éternelle confrontation, il n'y a jamais ni vainqueur, ni vaincu. Ceci est la conséquence de leur complémentarité. Elles forment le couple dualiste basique, insécable, qui n'a ni commencement, ni fin, a constamment été et sera toujours. C'est ainsi, ni plus ni moins.

Tous les évènements dont nous avons connaissance ne sont que des aléas de la vie qui se traduisent par des oscillations du fléau, qui, lui, n'est jamais en repos. Il y a des écarts de toutes sortes dont la grande majorité est faible. Ils peuvent être plus importants, mais dans ce cas, beaucoup moins fréquents comme un tremblement de terre, une grave maladie, un divorce, enfin tout évènement rompant brusquement la routine du quotidien.

Infatigablement, la nature redresse ces écarts, à la longue, par l'espace et le temps en recherchant une compensation jamais aboutie, qui se corrige constamment. L'arrêt sur image ou l'impression de durée n'est qu'une illusion. Tout remue sans arrêt. Rien ne dure et n'est définitif. La mort n'est qu'une brusque compensation de la naissance. Elle est, qu'on le veuille ou non, au bout du chemin de l'univers qui va inéluctablement vers la mort thermique.

Les petits écarts se répartissent en plus ou en moins, suivant la moitié haute de la courbe en cloche et se compensent ainsi approximativement pour donner un lissage en fournissant l'apparence d'une continuité statistique. Le bas de la courbe en cloche s'infléchit pour les grands écarts. Ceux-ci finissent aussi par s'efforcer de se compenser, mais dans des temps, quelquefois, très longs.

Ce qui paraît compliqué n'est qu'un écheveau de contradictions élémentaires simples comme « oui-non » ou le couple (0,1) de l'informatique. Le complexe doit être démêlé patiemment, sans aller jusqu'à l'inextricable. On est aidé par l'effet statistique du grand nombre, car il ne nous est pas possible de connaître tous les petits détails.

Le connu n'est ainsi qu'une superposition de cycles de toutes dimensions. Nous ne pouvons connaître que par opposition.

Quant à l'inconnu, on ne devrait normalement rien en dire. Chacun peut l'imaginer à sa guise, sans perdre de vue qu'il est, par essence, inexprimable. Comment se comporter dans ce monde si peu préhensible avec nos moyens, limités à la perception des opposés ? Le dualisme enseigne que pour éviter les extrêmes, il faut faire le gros dos, rentrer dans sa coquille, réduire son activité, se satisfaire de peu et laisser la petite flamme qui nous anime s'éteindre d'elle-même, quand le temps sera venu.

Il est certain que si l'humanité évoluait ainsi vers une diminution et une atténuation des différences, cela réglerait une très grande partie de nos problèmes. En réduisant ses besoins et ses désirs, on adoucirait les souffrances et les peines qui en sont la conséquence.

Malheureusement, il nous est difficile de nous délivrer des démons que sont la soif du pouvoir, le besoin de posséder et la pulsion de détruire.

La vie n'est qu'un continuel balancement entre la naissance et la mort. On naît et on meurt constamment. On n'est jamais le même. Le vieillard diffère de l'enfant qu'il a été. On voudrait revenir à l'état bien-

heureux d'embryon, mais l'expansion même contrecarrée par la gravitation, nous pousse impitoyablement vers le dernier soupir. Tout est éternelle contrariété entre cette poussée expansionniste vers la dissémination et l'irrépressible désir de s'unir pour mieux y résister.

Le monde est comme la tapisserie de Pénélope, faite le jour, défaite la nuit et jamais finie.



*« Le bonheur est dans le pré  
cours-y vite, cours-y vite  
le bonheur est dans le pré  
cours-y vite, il va filer. »*

Paul Fort

## Le bonheur est dans le peu ou le culte du peu

Dans notre univers, tout s'agite sans cesse ni repos, de la plus infime particule jusqu'aux galaxies. Ce mouvement perpétuel est la conséquence de la lutte entre deux forces cosmiques opposées, l'une comme la gravitation cherchant à réunir, à construire, à édifier des êtres et l'autre s'acharnant à détruire, séparer, écarteler tout ce que s'efforce de faire la première, que l'on peut appeler expansion. Ces forces sont complémentaires l'une de l'autre, l'une ne pouvant être sans l'autre, chacune s'efforçant de dominer l'autre sans jamais y parvenir vraiment. Cette action réciproque des deux forces s'insinue dans les moindres recoins du vide qui englobe le tout. L'ensemble de tous ces mouvements est l'énergie qui peut se concentrer en un seul point d'infime dimension ou se disperser dans un vide sans limites. Nous vivons une période où l'énergie se répand et se dissémine depuis presque 14 milliards d'années. Il y aura certainement une phase de densité critique où tout repartira dans l'autre sens vers le point de rebroussement ultime. On peut appeler cette perpétuelle alternance où il n'y aura jamais ni vainqueur, ni vaincu, palingénésie ou l'éternel retour.

En phase d'expansion à partir de l'extrême confinement primordial, l'énergie se répand en laissant des espaces libres, des degrés de liberté. En effet il n'y a pas expansion continue ce qui ôterait toute chance au hasard de se manifester, car ainsi il y aurait déterminisme et certitude du futur. Ce n'est pas le cas. L'action de l'expansion contrariée par la gravitation procure une densité fluctuante et pulsatoire. Ceci permet à la faute de se glisser dans les interstices, aux trous de vide d'être comblés aléatoirement, aux écarts de probabilités de se manifester autour d'une moyenne déterministe. Cela autorise les nombreuses

possibilités d'évoluer et de créer des êtres différents et de plus en plus complexifiés donc plus fragiles et sensibles aux attaques de la force destructive. Cela justifie la mort de l'être et crée les ingrédients d'une naissance. Tout est ainsi ondulant entre les contraires comme l'amour et la haine, le bonheur et le malheur, le bien et le mal. Tous ces contraires se superposent, s'intriquent et s'enchevêtrent les uns dans les autres en recherchant le repos, le neutre, le juste milieu, la béatitude sans jamais les trouver.

L'addition de tout ce qui agit donne un résultat nul. La coexistence des forces du bien et du mal s'effectue sur un fond de nullité, de vacuité. L'absolu s'étire entre les oppositions qui n'ont qu'une envie c'est de s'y retrouver, sans jamais y parvenir permettant ainsi ce cycle évolutif qui est à proprement parler la vie, l'existence. On ne peut percevoir que des différences qui sont dues à l'entassement des contraires.

« Un aspect Yin, un aspect Yang, c'est là le Tao. » C'est ainsi, ni plus, ni moins.

Que faut-il faire pour ne pas être victime des forces du mal et succomber à leur implacable poussée ? Le dualisme préconise que, pour cela, il faut de la mesure dans l'exercice des forces du bien en les réduisant, évitant ainsi l'extrême exaltation. Pour être bien, il faut non seulement réduire les excès, mais aussi combler les manques de telle sorte de se trouver dans un état consistant à osciller autour de la moyenne qui serait le havre de paix, le juste milieu, le « happy medium ». Il faut se balancer dans le creux de la courbe qui serait une courbe en cloche inversée haut-bas. L'équilibre parfait n'est pas souhaitable, car cela enlèverait tout intérêt à l'existence qui exige toujours du nouveau, de l'inédit. L'existence est une chose qu'on ne peut nier. C'est le « dasein », l'être-là, incontestable. On ne peut dire « je n'existe pas ». On peut appeler cela le « culte du peu ». On est tous capables de vivre au ralenti, au voisinage de l'extinction (nirvâna).

Si toute l'humanité appliquait ce précepte, cela résoudrait le problème de sa survie bien compromis par des excès en tous genres.

Selon Lao-Tseu « content de peu n'a rien à craindre ». Il faut se glisser dans le courant qui nous emporte en évitant les remous. Détachement et modération sont les vertus cardinales du dualiste.



*« Le malheur des uns  
fait le bonheur des autres »*

*« Etre et non-être s'engendrent »*  
Le livre de la voie et de la vertu  
Lao Tseu

*« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut  
et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas,  
pour que s'accomplisse le miracle d'une seule chose »*  
La table d'émeraude – Hermès Trismégiste

## Qu'est-ce qu'un dualiste ?

Etre dualiste c'est accepter la pluie, comme le beau temps. C'est ne pas être désolé quand il pleut, car c'est le signe qu'à un moment donné, que l'on ne connaît pas à l'avance, il va faire beau. On pourrait aussi dire que l'on pourrait être satisfait quand ça va mal, car c'est le signe que les événements vont s'améliorer et qu'à l'inverse, la tristesse serait de mise quand ça va bien, un excès de bien pouvant entraîner des conséquences néfastes. Tout va du bon vers le mauvais ou l'inverse, dans un temps plus ou moins long. Le meilleur recèle le pire qui, lui, ne peut qu'aller vers le mieux.

Le propre du dualisme est qu'il est totalement opposé à l'idée de progrès sans fin ou de déchéance perpétuelle. Il y a toujours un point critique où il y a inversion, d'autant plus violente que l'on est allé trop loin dans un sens ou un autre. Tout ce qui s'édifie est ainsi et cela finit par s'écrouler. On peut renforcer la base, mais ce ne peut être sans fin. « Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel » a dit Goethe (« Es ist dafür gesorgt, das die Bäume nicht in den Himmel wachsen »). De même, on ne peut sombrer dans un abîme sans fond, car la sagesse nous dit que lorsque l'on coule, il y a toujours un fond sur lequel on peut donner un coup de pied pour remonter. Plus on a chuté, plus on remonte. Tout s'efforce de revenir au milieu, vers le centre nul, d'autant plus violemment que l'on s'en est écarté.

Que se passe-t-il ? Pour asseoir toute explication, il faut d'abord définir le caractère exceptionnel du couple dualiste. Chaque chose

a son contraire, sauf le néant qui est à lui-même son contraire. Le couple dualiste est essentiellement composé de deux choses opposées qui, d'une part, sont en éternel conflit et, d'autre part, sont complémentaires l'une de l'autre. L'une ne peut être sans l'autre, c'est une symbiose totale. Le mal ne peut exister sans le bien et vice versa. Le bonheur a pour corollaire le malheur. La joie implique la douleur. La naissance a pour conséquence la mort. L'assouvissement du désir s'accompagne ensuite de souffrance. Les larmes succèdent au rire. L'amour rejoint la haine. Guerre et paix s'opposent. Gauche et Droite s'affrontent en politique. Un des éléments du couple est toujours contenu dans son opposé, en transparence.

Le dualisme ramène tout ce qui existe à un ensemble constitué uniquement de couples dont la période d'évolution est très diverse et dépend de la résistance de l'espace et du temps à leur réunion qui serait leur annihilation, leur retour à la nullité. Toutes ces périodes se superposent les unes aux autres et par la mixité des contraires, procurent l'apparente diversité de la nature. Dans la reproduction des couples, il n'y a jamais identité parfaite. Des défauts se glissent qui perdurent en s'amplifiant éventuellement et participent ainsi à la nouveauté sous condition de leur adaptation au milieu environnant. La copie n'est jamais parfaitement semblable à l'original. C'est le changement dans la continuité. Nous vivons dans un univers où il y a lutte entre une force d'union qui est la gravitation et une force de désagrégation dénommée l'expansion qui, dans notre époque, l'emporte en général sur son adversaire. Les allées contraires vers l'union donnent le vivant, mais l'expansion est supérieure et conduit le tout vers l'étalement, la dissémination et l'anéantissement. Ceci ouvre des espaces dits « degrés de liberté » sur des multiples dimensions correspondant aux paramètres utilisés et laisse la place aux ratés qui ne pourraient se produire dans un monde déterminé et écrit d'avance.

Le néant ne peut s'exprimer, car autrement il ne serait pas le néant. Tout voudrait s'y réfugier pour trouver le calme et le repos, aspiration de tout ce qui bouge. Mais le néant doit conserver son statut et repousse ainsi ce qui désirerait s'y engouffrer. Le néant est pour nous inaccessible et joue le rôle d'un attracteur-répulseur. A noter que gravitation et expansion forment un couple dualiste au même titre que l'énergie-matière-rayonnement et l'espace-temps. Aucune de ces notions n'est détachable l'une de l'autre. Le temps n'est rien sans

l'énergie. Il ne peut y avoir d'expansion sans gravitation. Les couples sont symbolisés par le signe  $\Leftrightarrow$ .

Le couple basique fondamental qui génère tous les autres couples est : être  $\Leftrightarrow$  non-être. La question a été posée de savoir pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien. Le dualisme ne voit pas dans cette question, un problème de fond. Il admet simplement que « le quelque chose », l'être, ne peut exister sans le rien, le non-être, le néant, de la même façon que le rien est opposable à quelque chose. Le temps n'existant pas en lui-même, il ne peut être question de voir un commencement et une fin à ce qui est. La primauté de la poule ou de l'œuf est sans objet. Les choses sont ce qu'elles sont et elles ne sont datées que pour notre convenance personnelle. L'image du monde constitué de couples, s'enchâssant les uns dans les autres dont les éléments recherchent leur union pour s'annihiler par transformation de leur énergie dans un temps donné et essayer de se fondre dans le néant tout en étant repoussés, est un constat et non un dogme. C'est ainsi que les événements se déroulent et évoluent. Le dualisme montre le « comment » et ne répond pas à l'éternel « pourquoi », où toute réponse entraîne toujours un autre pourquoi. Par le jeu des contraires et la recherche de leur résolution, le monde est le théâtre d'une pièce jouée par des paires d'acteurs qui se querellent dans un duel sans merci tout en ne pouvant se passer l'un de l'autre et en prenant soin de ne pas se détruire l'un l'autre, car l'un ne peut être sans l'autre. Chacun des contraires est issu du cercle de base « être  $\Leftrightarrow$  ne pas être » et évolue en commettant des fautes de reproduction permanentes permises par les degrés de liberté de l'expansion, constituant les écarts de probabilités, autour d'une inaccessible moyenne. L'être se dit de multiples façons, selon Aristote. L'une des alternatives du couple de base revient vers le néant. Nous ne pouvons avoir qu'une perception confuse de la diversité ainsi produite. Pour y voir plus clair, il faut chausser les lunettes du statisticien qui va faire surgir des rapports plus lisibles à notre échelle, d'un fouillis d'événements microscopiques englués dans le brouillard de leur incertitude, par effet statistique de compensation.

Tout naît par dichotomie comme une sorte d'écartèlement du néant en deux pôles opposés. Tout le dicible n'est qu'un ensemble superposé d'oppositions.

L'indicible, l'ineffable, l'inexprimable, l'absolu, le zéro, l'infini, la moyenne statistique ne peuvent être que supputés. C'est le domaine de



la non-opposition, du non-agir. Les contraires voudraient se réunir pour s'annihiler dans ce sans-nom pour y disparaître, mais ils en sont refoulés pour renaître de leur destruction. Ce que l'on considère comme réel n'est qu'un état fugace et provisoire qui porte en lui dès sa naissance le germe de sa propre destruction, issu d'un monde virtuel d'écart de probabilités d'occurrence, distribués autour d'un milieu sans vie. Les oppositions transparaissent sur un fond de nullité.

La frontière entre le dicible et l'indicible est mouvante suivant les progrès de notre connaissance qui s'efforce d'établir des repères constants pour mieux jalonner un monde de hasard. Nous mettons ainsi une multitude d'étiquettes suivant les divers points de vue qui constituent le perçu. Le «su» s'organise aux dépens de l'«insu».

La conscience d'être vient de la confrontation des extrêmes. Dans la nuit de l'ignorance, enfermés dans la prison sans fenêtres où nous sommes incarcérés avec nos sens limités, nous essayons à tâtons de maîtriser le mieux possible ce qui nous entoure pour améliorer notre bien-être.

Tout pulse à des rythmes divers qui se superposent pour donner un univers dans une alternative ultime d'expansion ou de contraction. Les ondes provoquées par l'alternance des contraires s'entrecroisent dans tous les sens sans se détruire en se superposant suivant la thèse de Fourier. C'est un match sans fin entre l'expansion et la gravitation, la première l'emportant pour finalement faiblir et se laisser dominer par la deuxième dans une éternelle étreinte pugilistique.

La doctrine du dualisme qui nous vient du fond des âges implique une morale comportementale. Elle consiste à réduire son activité, à faire le gros dos, à se contenter de peu au lieu d'aller vers des satisfactions difficilement accessibles demandant une grande dépense d'énergie et dont on sait que cela peut donner lieu à des retours de bâton. Par le principe de compensation qui règne dans la nature, un excès de plaisir peut entraîner la souffrance. Il est bien entendu que la compensation ne joue qu'à grande échelle et sur le grand nombre. Un individu peut y échapper et passer sa vie dans un bonheur total ou dans un profond malheur. Mais l'expérience que nous avons acquise et celle de nos congénères, nous apprend que la succession du bon et du mauvais peut se produire toutes les heures, tous les jours et tout le long de notre vie. Des périodes fastes ou néfastes peuvent se suivre. Lorsque les choses vont mal, il faut quand même en déduire qu'elles peuvent

aller en s'améliorant. La morale dualiste conseille de rester dans le creux, en y oscillant le plus faiblement possible. Rien n'empêche, bien sûr, de succomber à un plaisir quelconque excessif, mais il faut s'attendre au contrecoup. Tout se paye, rien n'est gratuit. En dépensant le moins possible on se met à l'abri des coups quelquefois sévères du destin, sans garantie toutefois de ne pas en être victime. L'imprévisibilité des événements ne doit pas nous empêcher de réduire notre voilure. Il y a bien sûr, dans cette attitude une espèce de négation de la vie et de ses surprenants aléas. D'aucuns considèrent qu'il faut brûler la chandelle par les deux bouts et profiter au maximum des joies de l'existence. C'est une réaction normale qui doit être tempérée par un réflexe de survie : « qui veut voyager loin ménage sa monture ».

La doctrine dualiste est parfaitement consciente des faiblesses humaines et ne veut pas être donneuse de leçons. Elle conseille simplement de vivre au ralenti, si possible. Faut-il s'étourdir et ne pas regarder les choses en face ? Se distraire à n'importe quel prix est-il la solution pour échapper aux problèmes et aux vicissitudes de l'existence ? Il faut prendre le temps de se regarder, de faire le point, de s'orienter et donc, adopter une situation de repli sur soi, plus propice à la réflexion et à la méditation. L'hyperactivité cache souvent un effroi de se retrouver seul en face des difficultés à résoudre. « Deviens ce que tu es, tout en le comprenant » a dit le poète Pindare. L'homme n'est jamais que ce qu'il se fait, suivant Sartre, mais encore faut-il se donner des paliers de décompression, pour évaluer les meilleurs moyens de se réaliser. « La lenteur est de Dieu et la hâte de Satan » d'après un proverbe arabe.

La principale règle de vie, pour le dualisme, est le détachement dans la sérénité. Pourquoi faut-il s'accrocher aux choses pour finalement, les perdre. Il vaut mieux se séparer de liens qui peuvent nous mener au malheur. Il faut lâcher prise, sans pour autant se laisser aller. Le renoncement aux plaisirs d'ici-bas n'est pas une résignation. Rien n'a de valeur en soi et toutes choses sont relatives entre elles. Nous ne percevons que leurs rapports et les liens qu'elles entretiennent ensemble. Nous ne donnons de valeur à la vie que parce que nous en faisons partie. On ne peut y renoncer totalement et il faut conserver une petite flamme jusqu'à ce qu'elle s'éteigne d'elle-même, emportée par le courant expansionniste. On remonte constamment le rocher de Sisyphe, d'autant plus facilement que nous sommes éloignés du sommet. L'ensemble des hommes est bouffi d'orgueil et de préten-

tion. La position centriste du dualisme nous ramène à la modestie et à l'humilité. Dans la boîte de Pandore contenant tous les maux qui se répandent sur notre planète, il reste l'espérance. Il faut la conserver, coûte que coûte, c'est notre unique moteur pouvant permettre que l'humanité ne disparaisse comme elle est apparue, engloutie sans qu'il y ait le plus léger frissonnement et dans la plus totale indifférence du monde. Nous transformons la Terre et l'espace qui l'entoure en dépôt de nos ordures qui sont la traduction de notre inconséquence à vouloir à tout prix aller vers un mieux-être. Nous voulons cependant maintenir notre espérance de durer, mais il faut avoir la sagesse dualiste qui affirme que notre soif inextinguible du meilleur ne peut se faire sans de fâcheuses conséquences pour notre survie. Cette sagesse peut parfaitement servir à lutter contre les désastres écologiques dont nous commençons à avoir conscience. En effet, elle prône la réduction d'activité, donc la diminution de la dépense d'énergie et par conséquent une émission réduite de déchets. La doctrine dualiste se trouve être le meilleur remède à la pollution pour éviter de s'autodétruire. La nature offre elle-même ce qu'il faut pour bénéficier de sources d'énergie non polluantes. L'énergie solaire est en fait une catastrophe écologique avec une énorme dilapidation dans l'espace. Nous n'y pouvons rien, mais les conséquences ne se feront sentir que dans des centaines de millions d'années. Entre-temps il faut utiliser au mieux cette énergie qui est la source de toute vie. Etant aussi productrice de déchets, il faut le faire avec parcimonie. En faisant cela, nous ne faisons que suivre la règle de l'univers expansionniste qui est de diluer et d'étaler toute l'énergie qu'il contient, donc de réduire son efficacité et de s'économiser.

Le comportement dualiste est notre seule perspective valable si l'on veut surseoir à notre disparition. Il faut la répandre et l'enseigner sans toutefois que cela puisse nous nuire.

Le dualisme n'est jamais franchement optimiste, mais rejette, aussi bien, un excès de pessimisme. Il se situe au « juste milieu » cher à Aristote, traduit en anglais par « happy medium ». La béatitude, bonheur suprême et idéal, ne peut être atteinte qu'au milieu, à l'entre-deux des opposés. Il faut osciller autour d'un point neutre central et sans vie. Le bouddhisme enseigne que la souffrance ne peut être atténuée que par la réduction du désir, mais il ne faut pas aller jusqu'à l'extinction (nirvâna) de la petite flamme qui nous anime.

La vie est un phénomène unique et exceptionnel pour chacun

d'entre nous. Jamais sans doute elle ne se reproduira parfaitement à l'identique. Elle n'est apparue sur la Terre qu'à la suite d'un concours inouï de circonstances, frisant l'impossible. Et pourtant, elle est « là », se diversifiant constamment. Est-ce un cadeau qui nous est fait par une puissance tutélaire ? On peut en douter. Mais le fait que chaque instant de notre vie ne peut être imité et reproduit doit cependant nous alerter. C'est du même ordre que de voir les molécules d'un gaz se réfugier dans un coin de récipient. Pour quelle raison tout ce qui se déroule est-il du domaine de la quasi - impossibilité ? Cela peut s'expliquer peut-être, par l'énorme quantité d'évènements concourant à l'unicité de l'instant. Les évènements présents modifient l'assemblage des autres évènements. L'univers étant censé conserver le même potentiel, il y a un énorme brassage intérieur duquel il ressort l'exception qui, en rentrant dans le rang, remodèle l'ensemble. C'est une perpétuelle et gigantesque auto-organisation d'où surgit l'instant privilégié. C'est l'introduction de l'espace-temps qui, par son décalage, empêche que la totalité des évènements soit nulle et perturbe le fléau du parfait équilibre. La balance de l'univers soupèse constamment le positif et le négatif apportés par les contraires. Mais l'espace-temps freine la fusion des contraires et fait ainsi osciller le fléau à la recherche d'un équilibre qui, s'il était atteint, signifierait le sans-vie, le néant. Ce sont ces perpétuelles oscillations autour du point zéro qui sont la vie, le monde, l'éternelle mouvance des choses. L'être vient du refus du non-être de l'abriter malgré son attirance vers le repos.

C'est ainsi que le monde fluctue constamment autour d'un inaccessible point d'équilibre, dans un éternel balancement en marchant vers l'inéluctable destin d'une mort thermique annoncée, mais avec cependant l'espoir lointain de l'éternel retour par inversion. Ni plus, ni moins.

Le dualisme laisse intactes les valeurs de croyance et d'espérance qui, seules, permettent à l'homme de persévérer d'exister.

*« Voulais-je chanter l'amour, cela m'entraînait à la douleur ;  
voulais-je chanter la douleur, cela me menait à l'amour ».*

Franz Schubert  
(1822 – année de la composition  
de la symphonie inachevée).



*« Le monde est à la fois merveilleux  
et atroce, un miracle et l'enfer »*

Le journal en miettes  
Eugène Ionesco

## Ni plus ni moins

### Manifeste pour le dualisme moderne

Le dualisme en tant que doctrine philosophique trouve ses sources dans le Tao chinois, le mazdéisme perse et autres croyances antiques. Le but poursuivi par cette thèse est de le dégager de la poussière du temps pour le moderniser et le confronter aux nombreuses disciplines humaines qui se sont considérablement développées depuis et de constater qu'il a bien acquis une place très largement méritée et qu'il est au fondement, non seulement de l'activité humaine, mais aussi de celle du monde dans sa totalité dont l'homme n'est qu'une faible partie.

Le dualisme moderne répond-il aux questions existentielles ? Non, pour la simple raison qu'une réponse à une question entraîne toujours une autre question pour justifier cette réponse. C'est sans fin.

« Le but de la philosophie est d'apprendre à vivre dans l'inconnu » a écrit Chestov. Cet inconnu, on ne peut évidemment rien en dire. Il ne laisse que la possibilité de donner libre cours à son imagination. Le connu n'apparaît que lorsque l'uniformité est rompue, quand la parfaite symétrie qui ne peut rien générer est brisée pour laisser la place à des différences, si minimes soient-elles. Le plat, l'uni, l' « Un », en quelque sorte, n'offrent aucune aspérité pour s'y appuyer. La connaissance est conditionnée par des écarts. Il faut des renflements, des excès ou des trous, des manques pour appliquer un quelconque discours explicatif. Le dualisme montre, que ce qui est dissemblable et permet ainsi le savoir, n'est que la superposition d'ensembles d'éléments contraires. Le connaissable est ainsi réduit à une accumulation disparate de couples d'opposés.

Le dualisme s'efforce d'exprimer simplement le « comment » en laissant de côté le « pourquoi » de la rose. Il se contente d'examiner les rouages du monde et de constater que, derrière une ahurissante

complexité, son fonctionnement est basiquement d'une très grande simplicité.

Tout repose sur l'idée du couple qui a un statut tout à fait spécial. Il n'est pas « deux éléments mis côte à côte » simplement. Il comporte bien deux éléments, mais qui ont entre eux des liens tout à fait particuliers et spécifiques. L'un est le contraire, l'opposé de l'autre, il est ce que l'autre n'est pas. Ils sont insécables, inséparables, indissociables, fortement liés l'un à l'autre et ne peuvent exister l'un sans l'autre, en état de totale symbiose.

L'un d'entre eux ne peut exister seul, il lui faut sa contrepartie, la compagnie de l'autre qui également ne peut faire bande à part. Il ne peut croître indéfiniment. Il comporte une amplitude extrême pour un maximum de différenciation qui s'inverse et se retourne d'un demi-tour lorsqu'elle est atteinte. Il revient alors vers son opposé par inversion avec une force d'autant plus grande qu'il s'en est éloigné.

Les contraires sont en perpétuel conflit, l'un cherchant à détruire l'autre sans jamais y parvenir. Paradoxalement, ils sont aussi complémentaires. Si l'un dépérit, l'autre prospère. Il y a entre eux une entraide, une sorte de dépendance réciproque dans l'interdépendance. Ils s'attirent et se repoussent en même temps. Une sorte de jeu de compensation les fait basculer l'un vers l'autre, à tour de rôle, à la recherche d'un équilibre toujours oscillant et jamais atteint. Il ne peut y avoir ni progrès sans limite pour l'un, ni déchéance perpétuelle pour l'autre.

L'onde donne une bonne image du couple. Elle a une amplitude extrême qui n'est ni jamais nulle, ni jamais infinie. Elle est rythmée par la période qui est le temps mis entre son maximum et son minimum parfaitement inverses et opposés l'un de l'autre. C'est aussi un parcours d'espace que l'on appelle longueur d'onde entre les deux extrêmes.

C'est par l'espace et le temps que l'un se résout dans l'autre qui lui fait face.

Il est parfaitement possible d'expliquer la pluralité du monde et sa complexité par la superposition d'ondes de toutes tailles et toutes directions. L'enchevêtrement inextricable des événements devient alors compréhensible.

Ni le « un », ni le « zéro » ne sont possibles. C'est de leur mixité que naît la diversité. Chacun sait que toute chose peut se traduire par une chaîne de 0 et de 1. La puissance de l'informatique qui n'opère que sur ces deux éléments en est un exemple. Toute l'activité du

monde pourrait, paraît-il, se réduire à un nombre fantastique de gigaoctets.

La nature procède essentiellement par symétrie. Elle ne sait que s'efforcer de reproduire à l'identique. Son fonctionnement est donc extrêmement simple. Comme son souci, du fait de l'expansion, est d'en faire le moins possible, la symétrie ne demande pas un gros effort. Le mouvement rectiligne uniforme, éternelle répétition du même ne nécessite, à part l'impulsion initiale, aucun apport d'énergie. Mais s'il n'y avait que la symétrie, le monde serait terne, uniforme et sans vie, sans aspérités, sans différences et repères possibles. C'est l'identité, l'être mort de Hegel qui ajoute que c'est la contradiction qui meut le monde. En effet, la nature pratique une autre sorte de symétrie qui est l'effet miroir, tout aussi simple, une sorte d'inversion des opposés lorsque l'un d'eux parvient à un certain niveau. Le miroir, en conservant la même configuration de l'objet, inverse la gauche de la droite, ce qui fait que l'objet et son image ne sont pas superposables que par un demi-tour. Le devant passe derrière. Il faut un tour complet pour restituer l'objet initial. Ce subterfuge de la nature de se retourner comme une crêpe et d'avoir introduit une étape intermédiaire à mi-chemin entre l'objet et sa confusion avec sa propre image permet d'inverser les éléments constitutifs du couple. Une chaussure droite devient gauche ou le contraire. Il y a interchangeabilité des opposés. C'est comme le fléau d'une balance qui passe de l'autre côté si on inverse les poids qui le déséquilibrent. L'inversion permet un dédoublement de l'objet, sa différenciation pouvant entraîner des réactions diverses et lever éventuellement la décision.

Si on reprend l'image de l'onde, celle-ci s'inverse constamment, l'amplitude passant, l'espace-temps d'une oscillation, d'un maximum à son minimum et vice versa. Ce système naturel est très astucieux, car, à un excès, il va substituer un manque, de valeur inverse, le total restant constamment nul en supprimant l'espace-temps responsable du décalage et qui permet de distinguer. Tout tourne autour d'un juste milieu qui n'est que traversé sans y séjourner. C'est par ce milieu neutre que la nature est en perpétuelle recherche d'un précaire équilibre. Ce dernier peut être instable, détruit par la moindre pichenette qui fait changer le niveau d'énergie qui descend ainsi d'un cran vers un équilibre stable oscillant. Un apport d'énergie pris sur l'ambiance peut remonter le niveau. Il y a ainsi une sorte d'auto-régulation qui s'établit

dans la quête d'une adaptation à l'environnement, nécessaire pour se maintenir. On ne tient sa route que par des petits coups de volant à droite et à gauche. C'est une manière simple d'utiliser l'identité et la contradiction. La nature ne sait faire que cela.

Même en utilisant ces procédés simples et peu coûteux, la nature n'est pas infaillible. Elle peut faire des erreurs et se tromper. Il se produit des accidents, des brisures de symétrie, certes plutôt rares, où la copie n'est pas exactement conforme à l'original. Ce sont ces possibles ratés, ces défauts qui vont faire que la nature va pouvoir évoluer et produire du nouveau qui devra perdurer en luttant contre ce qui lui sera hostile et en se glissant dans l'interstice du propice à son épanouissement. Le défaut est comme la pépite du chercheur d'or remuant des tonnes de sable. Il donne de la valeur au diamant. Il rehausse par contraste l'apparente harmonie de la beauté.

Le mouvement, l'agitation ne sont que la conséquence d'équilibres partiellement rompus par une défaillance corrigée et assimilée par la conjonction avec ce qui existe déjà par ailleurs.

Tout est interconnecté. Rien n'est isolé. Il y a constante communication et échange d'information entre les choses. Une particule ne peut rester en place, étant constamment sollicitée par ses liens avec les autres. On ne peut la fixer au repos dans une position précise. Que se passe-t-il au voisinage du zéro absolu dans le vide quantique qui ne se manifeste que par des particules subatomiques ayant réuni suffisamment d'action pour sortir de l'anonymat et se grouper en atomes et molécules ? Il est possible qu'il y règne une énorme activité de micro-particules qui disparaissent sitôt nées. Elles ne s'agitent qu'aléatoirement sans intention et sans direction privilégiée. C'est le hasard quasi absolu. Pas complètement. Du fait de leur action les unes sur les autres, il y aura toujours un petit indiscernable, selon le mot de Leibniz, qui va dessiner une orientation. L'âne de Buridan ne peut mourir d'hésitation à choisir entre un picotin d'avoine pour assouvir sa faim et un seau d'eau pour apaiser sa soif. Le pur hasard ne peut être roi que dans le néant. Mais il est probable qu'ayant franchi la barrière du zéro, les micro-particules obéissent essentiellement à un hasard fondamental avec ce qui pourrait passer pour un manquement, qui change la totale indifférence en un petit quelque chose de signifiant, restant de toute façon hors de portée de nos sens et des appareils qui les prolongent. Le hasard fait, dans son essence, qu'une micro particule peut aller dans un



sens ou en sens contraire. Mais dans l'infinité de toutes les directions possibles sur un tour complet, il finira bien par y en avoir une qui failira. Que l'on appelle cela brisure de symétrie, erreur, faute ne change rien à l'affaire. C'est la certitude qui est compromise, on ne peut que le constater. Si l'on pouvait l'expliquer, ce ne serait plus du hasard. Ce qui se passe ensuite, c'est que la majorité des micro-événements s'annulent par leur opposition, mais qu'il subsiste une petite accumulation d'erreurs qui par changement d'échelle va devenir significative et perceptible. Ce phénomène de compensation appelé improprement « Loi des grands nombres » fait, qu'à partir d'une grande quantité de petits événements indécélables, il est possible d'obtenir des macro-éléments gérables par les facultés humaines. Il faut se faire une raison, on ne peut connaître que de cette façon. Les partisans d'un pur déterminisme newtonien qui ne voient dans les phénomènes qu'un enchaînement de cause à effet précis et parfaitement calculable en sont pour leur frais. Le flou, l'indécis, la marge d'erreur font partie intégrante, sans contestation possible, de notre monde.

L'héliocentrisme, le subconscient, le darwinisme ont progressivement réduit la vanité de l'homme. Il faut bien là aussi, se rendre à l'évidence, nous n'avons connaissance des choses que par un voile, la Maya des hindous, qui nous masque l'essentiel des petits faits inconnaissables et occulte l'inconnu. Nous ne savons que par un effet statistique du grand nombre. De plus, l'acte de connaissance lui-même, qui est l'observation, est déformé, car, d'une part, on perçoit le phénomène qu'après le temps nécessaire pour que l'information dont la vitesse est finie, nous parvienne. D'autre part, en observant, on perturbe ce phénomène qui n'est plus ce qu'il est vraiment, surtout si on le mesure. Il faut ajouter qu'on ne sait rien sur ce qui se passe entre deux observations. Tout cela fait que notre « connaissance » en prend un sérieux coup en laissant le doute s'installer. A quoi croire, alors, si ce qu'on vit n'est pas crédible ? L'erreur d'appréciation fausse aussi la donne. Ne pouvant affirmer qu'à la base tout est certain et que c'est plutôt l'irresponsable hasard qui domine les faits microscopiques, on ne peut obtenir, en final, que de l'incertitude. Mais comme cela a été montré dans le calcul des probabilités, on peut encadrer le doute dans des limites maîtrisables, comme c'est le cas, par exemple, de la courbe en cloche.

Le couple  $0 \Leftrightarrow 1$  est à la base de tout. Le monde joue continuellement à pile ou face. Les couples équivalents sont : être  $\Leftrightarrow$  non être,

oui  $\Leftrightarrow$  non, ouvert  $\Leftrightarrow$  fermé, on  $\Leftrightarrow$  off. L'intermédiaire entre les extrêmes, comme le tiers exclu d'Aristote, n'est que leur superposition et leur mixité. Dans le même domaine, on trouve les probabilités qui se situent entre 0 (impossible) et 1 (certain). C'est aussi là où se rencontre la relativité qui décrit le monde par les liens qui mettent les objets en relation comparée. Ces liens se caractérisent par la vitesse  $v$  suivant laquelle l'information parvient d'un objet à un autre. Dans notre monde la vitesse du renseignement est toujours positive et est comprise entre 0 (on n'apprend rien) et  $c$  (vitesse du champ électro magnétique ou gravitationnel de l'ordre de 300 000 km/seconde), mais quand même finie et limitée. Il n'y a pas transmission immédiate de connaissance ou à une vitesse infinie, ce qui est la même chose. Pour connaître, il faut dépenser de l'action, c'est-à-dire de l'énergie dans un temps donné. Ça n'est pas gratuit. L'énergie est prélevée sur le milieu ambiant. C'est ce que font les êtres vivants qui sont des systèmes dissipatifs, loin de l'équilibre. L'emprunt doit être comblé par un dénivellement général et participe à l'étalement. L'instable fait chuter sur le stable. Les remontées du stable à l'instable ne sont que provisoires.

Tout ceci se base sur deux postulats, celui du couple et de l'accident qui se glisse dans son évolution.

Le couple est né de la possibilité pour la nature de s'échapper de la morne symétrie par un retournement, une inversion, créant ainsi les oppositions génératrices de différences donc de l'existence, par leur superposition. Pour le couple il ne peut y avoir, ni avant, ni après, car dans ce cas on introduit la notion de temps qui n'a pas d'existence propre. En effet le temps est intimement mêlé à l'espace par un couple dualiste. L'espace-temps est aussi lié essentiellement à l'énergie sous toutes ses formes par également un couple dualiste. On ne peut expliquer le couple par le couple. C'est une faute logique. Mais la nature n'est pas logique. Elle « est » tout simplement. La logique n'est qu'un outil humain pour mieux appréhender le réel. Le questionnement éternel n'est pas de mise. Il faut simplement constater qu'il y a, à la fois, rien et quelque chose. Il n'y a quelque chose que par ce que ce quelque chose n'est pas. C'est ainsi, ni plus ni moins.

Pour l'accident, il faut savoir que nous vivons dans une période expansionniste. L'espace-temps se dilate en diluant l'énergie. C'est une évolution qui se produit dans le sens du plus grand étalement de l'énergie. C'est en quelque sorte un fleuve qui s'écoule. Dans un fleuve la

grande majorité des gouttes d'eau sont entraînées, mais il y en a toujours qui tourbillonnent et essayent de remonter le cours du fleuve. L'expansion permet des degrés de liberté et autorise ainsi les défauts de symétrie à se manifester aléatoirement. Il y a, là aussi, intervention du hasard, car le défaut se produit inopinément sans raison. Nous savons cependant que nous pouvons les encadrer dans une structure préhensible.

L'univers est le jeu de deux forces contradictoires ayant toutes les caractéristiques du couple dualiste. L'une réunit, rassemble, regroupe. C'est une force d'amour. L'autre écarte, disperse et s'ingénie à détruire ce que fait la première. C'est une manifestation de haine. La première est attractive comme la gravitation, l'interaction forte, la matière noire. Il s'y oppose l'expansion, l'interaction faible ou désintégration, l'énergie noire qui sont répulsives. A cela se superpose le champ électromagnétique, grand ordonnateur de la matière et du vivant qui est à la fois attracteur et répulseur. Ces forces contradictoires luttent et se complètent sur un fond de nullité, de vacuité. Dans notre monde actuel, ce sont ces forces qui forgent des liens et structurent les éléments qui la composent. Ces forces se seraient formées par des cassures successives à partir de l'hyper-symétrie du néant. L'absolu s'est brisé en plusieurs morceaux accidentels. Le hasard pur a franchi la barrière du point 0 pour commencer à œuvrer sur les milliards de micro-particules, mortes à peine nées. Une cascade de brisures de symétrie ou brusques écarts du vide a produit le refroidissement, c'est-à-dire une diminution de l'agitation des micro-éléments. L'énergie a commencé à s'étaler dans un espace-temps qui allait en se dilatant, qui gonflait au fur et à mesure que l'énergie se distendait dans un vide illimité.

Il est probable que l'univers pulse sous l'effet des forces contradictoires. Il passe du point ultime de concentration de l'énergie à un étalement sur une échelle de plusieurs dizaines de milliards d'années. Nous vivons dans la période où c'est l'expansion qui finit par l'emporter. Mais ce n'est que provisoire et à partir d'une certaine densité critique, la gravitation reprendra le dessus pour se laisser dominer à nouveau. Il s'auto-régule vraisemblablement par inversion et interchangeabilité des contraires ce qui change la donne et permet cet éternel balancement. Si les rencontres sont plus aisées dans un monde restreint, par contre, un espace vital plus grand permet les défauts de reproduction indispensables pour la diversité. L'univers est certainement fermé

n'échangeant sans doute rien avec l'inconnu qui l'entoure, aux frontières infinies. Cela explique la conservation de l'énergie qui à l'intérieur ne fait que se transformer et se revêtir de multiples vêtements qui lui donne de l'attrait et la fait paraître différente dans ses atours. Notre univers n'est-il qu'une bulle parmi d'autres bulles, une verrue sur un océan de platitude ? Y-a-t-il un monde inverse du nôtre qui s'étale lorsque l'un se concentre de telle manière que leur somme est toujours nulle ? L'un s'adapte à l'autre sans qu'il y ait possibilité pour l'homme de communiquer, car il est limité à une vitesse de communication entre 0 et  $c$  (vitesse de la lumière).

Dans notre univers expansionniste, tout ce qui naît doit mourir. Pas de mort sans naissance. La mort est la conséquence de la naissance après un parcours d'espace-temps qui ne fait que retarder l'échéance fatale. La force de la destruction est incluse dans ce qui éclot. La mort est liée intrinsèquement à la venue au monde. Toute parcelle créée contient, en elle-même, sa possibilité de disparition. C'est le cas de l'apoptose de nos cellules qui peuvent se suicider sur ordre. Puisque rien ne se perd, rien ne se crée, la naissance n'est que la réunion de parcelles d'énergie. Le montant d'énergie attribuée pour être créée devra être restitué par la mort pour rétablir l'équilibre qui, dans notre monde, penche de plus en plus vers l'annihilation et la destruction par éparpillement.

La zone d'existence semble se situer entre deux valeurs limites. D'une part,  $h$ , la constante de Planck, valeur d'action c'est-à-dire d'énergie par le temps extrêmement faible, mais au-dessous de laquelle tout ne peut être que bref et précaire. Le franchissement de ce seuil donne aux particules la possibilité de durer et de constituer les atomes et les molécules. L'autre limite est  $c$ , la vitesse de propagation du champ électromagnétique, autrement dit la lumière. La vitesse de l'information ne peut lui être supérieure, car alors l'énergie des corps massiques devient infinie ainsi que le temps, c'est-à-dire l'action. La distance spatiale, au contraire, tend vers zéro. L'action, soit le fait d'agir, de se mouvoir, est comprise entre le quasi-zéro et le quasi-infini. En deçà, au-delà, c'est l'inconnu qu'on ne peut que supputer, car il n'est pas accessible à nos sens.

On aboutit au même résultat avec les probabilités qui se situent entre l'impossible (0) et le certain (1). Ces deux frontières sont inaccessibles et délimitent aussi l'action de la même manière, soit ni nulle, ni

infinie. Elle se répartit par des écarts variables autour d'une moyenne dite joliment « espérance mathématique » qui n'est accessible qu'après une infinité d'expériences sensiblement identiques et indépendantes l'une de l'autre. Ces écarts s'organisent sur une courbe en cloche qui figure la partie visible d'un grand nombre d'évènements inconnaissables et inextricables dans leur totalité. Le monde qui nous est imparti est ainsi bien délimité. Les deux grandes limites entre lesquelles il évolue sont un espace-temps qui enfle pour diluer sa teneur constante en énergie ou concentre cette même énergie en un point de dimensions très réduites, énorme pulsation universelle et peut-être répétitive.

Le déterminisme n'est qu'un leurre et l'incertitude que l'on peut mathématiquement encadrer, règne en maître. On ne sait qu'approximativement et dans certaines limites ce qui s'est passé, ce qui se passe et ce qui va se passer. Nous ne pouvons que douter de tout. Rien n'est sûr. Le seul déterminisme qui puisse être valable est celui qui conduit à la mort thermique, mais il est possible qu'il y ait retour en sens inverse, retour qui serait éternel.

La thèse dualiste est plutôt d'essence matérialiste et positiviste. Pour autant, elle peut être aussi idéaliste et spiritualiste en donnant libre cours à l'imagination. Mais dans ce cas le champ du possible s'étend dans l'inconnu. Tout est envisageable, mais ce ne sont que supputations extrapolées à partir de ce que nous connaissons. Les qualificatifs ne manquent pas pour désigner cette part d'insondable : indifférencié, absolu, inexprimable, juste milieu, Dieu, etc... C'est sans doute là où les contraires se confondent, hors de tout contrôle. On ne peut que se taire. Nous ne pouvons connaître que par différences qui résultent de la superposition des contraires. L'uniforme est stérile.

Il faut donc distinguer l'inconnaissable du connaissable qui est le champ des possibles qui génère le domaine du connu. Le connu c'est ce qui passe fugitivement à la réalité, au perçu. C'est un lieu bien restreint qui a ses assises sur la raison et la logique humaines. Il peut être comparé à une oasis dans un désert illimité. C'est un petit jardin cultivé par l'homme dans un immense tohu-bohu, dans un énorme fatras incohérent.

Que reste-t-il à l'homme pour ne pas être désespéré d'avoir été jeté dans un monde sans foi ni loi ? La croyance, qui est une forme de liberté, est une sorte de bouée de sauvetage à laquelle l'homme perdu dans la tourmente universelle, peut s'accrocher de toutes ses forces. Il

doit se faire lui-même en luttant contre ce qui lui est naturellement hostile. La liberté humaine consiste justement à se choisir une raison d'exister qui peut aller jusqu'au déraisonnable.

L'autre bouée de sauvetage est l'espérance. C'est ce qui restait dans la boîte de Pandore, une fois les maux qu'elle contenait, répandus sur la Terre. C'est la moyenne du calcul des probabilités qu'on ne peut atteindre qu'à l'infini. Tout est possible. Tout est en perpétuelle balance où chaque montée vers l'ordre se compense par un désordre d'où l'ordre peut à nouveau surgir. La compensation n'est jamais absolue et on peut toujours aspirer à des lendemains qui chantent.

Croyance et espérance sont l'ouverture sur l'inconnu. Elles permettent de persévérer dans le désir d'exister et de laisser la petite flamme qui nous anime s'éteindre d'elle-même quand il le faudra sans jamais nous dévoiler le mystère de sa création. Le mystère est nécessaire, car si tout nous était connu, où serait l'intérêt de vivre ? La connaissance ne dévoile que ce qui, déjà, « est ». Elle ne peut ôter le masque de l'inconnaissable qui reste, énigmatique et indéchiffrable.

Le dualisme ne peut qu'explorer le connu qu'il considère uniquement fondé sur des oppositions. Il nous dit le comment sans se risquer à expliquer le pourquoi. C'est le dit, qui sous-entend le non-dit. L'un ne va pas sans l'autre.

Ainsi va le monde, ni plus, ni moins.

**SUPPORTONS-NOUS  
LES UNS LES AUTRES**

# POUR LA DEFENSE DU DUALISME MODERNE

Association culturelle philosophique, suivant loi 1901, sans but lucratif, pour la diffusion et la propagation de la doctrine du dualisme moderne telle qu'elle est formulée dans le livre :

« Ni plus Ni moins »

Plaidoyer pour un dualisme moderne

par René LEBON

[www.dualisme.com](http://www.dualisme.com)

Ce site offre un abrégé de la doctrine du dualisme moderne  
et la possibilité de dialoguer sur ce sujet par :

[info@dualisme.com](mailto:info@dualisme.com)

Collection  
**Doctrine du dualisme moderne :**  
**Un nouveau regard sur le monde**

Table des livres

- Livre I* (Paru) La doctrine ancienne chinoise du Tao.
- Livre II* (Paru) Série d'articles permettant d'explicitier, de différents points de vue, la doctrine du dualisme moderne.
- Livre III* (Paru) Série d'articles affinant le concept de dualisme moderne.
- Livre IV* (Paru) Suite de série d'articles sur le même thème.
- Livre V* *Le monde historique.* Les doctrines anciennes et leur rapport avec le dualisme moderne. Manichéisme, mazdéisme, catarrhisme, douddhisme. Points de vue sous l'angle de la religion, des mythologies et de la philosophie.
- Livre VI* *Le monde macroscopique.* Le cosmos. Relativité restreinte et générale.
- Livre VII* *Le monde mésoscopique.* Le concept de médiété. Happy medium. L'absolu. L'inconnaissable.
- Livre VIII* *Le monde microscopique* vu par un photon malicieux nommé Philoton. Le vide quantique.
- Livre IX* *Le monde abstrait.* Les mathématiques, la logique formelle, et leur fondement dualiste.
- Livre X* (Paru) *Le monde du probable.* Aperçu sur les probabilités, l'information, l'entropie, les jeux.
- Livre XI* *Le monde matériel.* Le concept d'espace-temps en opposition avec l'énergie-matière.
- Livre XIIA* *Le monde immatériel.* Le concept de champ. L'onde. La gravitation, l'expansion et autres forces.
- Livre XIIIB* (Paru) *Traité de philosophie naturelle de Boscovich avec commentaires.*
- Livre XIII* *Le monde inverse* ou anti-monde.
- Livre XIV* *Le monde humain.* Le statut de la condition humaine.  
(Paru) *En quête de spirituel* - Abrégé de la doctrine du dualisme moderne

ISBN 978-2-918876-01-4



Editions Eur fluid®

Dépôt légal Avril 2011 – 28 pages 3,50 €